

RTP 101m

par a. R.



Hommage

au

PROFESSEUR HARTMANN

12 décembre 1909

101m

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



130363

RTP 101m



Hommage

au

PROFESSEUR HARTMANN

---

12 décembre 1909

**L**E 12 décembre 1909 se réunissaient à l'hôpital Bichat les élèves et les amis du professeur H. Hartmann, qui désiraient, par leur présence, lui apporter le témoignage de leur affection, et lui remettre la médaille qui lui était offerte à l'occasion de son élection à la chaire d'Opérations et appareils, plus souvent désignée sous le titre de « Médecine opératoire ».

Pour ne pas s'écarter de la simplicité qui caractérise l'existence familiale du jeune maître, le Comité n'avait fait aucune invitation officielle et avait limité l'envoi des convocations aux seuls souscripteurs.

---

## DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ P. LECÈNE

---

MON CHER MAITRE,

Je saisis avec joie l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de vous apporter, au nom de tous vos anciens élèves, le témoignage public de notre profonde reconnaissance et de notre admiration. Si j'ai accepté de prendre aujourd'hui la parole en leur nom, c'est que plus que tout autre j'ai été à même d'apprécier, depuis de longues années déjà, aussi bien la valeur de votre enseignement chirurgical que la sûreté et la solidité de votre affection. Je sais que vous aimez en toute chose la simplicité : aussi, ne vous ferai-je pas ici un long discours. Je vous dirai seulement combien nous sommes heureux, nous tous, vos élèves, de posséder désormais, grâce au talent de mon ami Fix Masseur, cette image de vous. Grâce à cette médaille, nous pourrons toujours, dans l'avenir, évoquer celui qui fut notre maître et aussi, j'ose le dire, notre ami. Comme le recommandait impérieusement à ses disciples le vieil Hippocrate, nous devons respecter toujours et même chérir à l'égal d'un

père, celui qui nous enseigna le premier les secrets de l'art. Nous ne saurions faillir à ce pieux devoir et jamais nous n'oublierons tout ce que vous avez été pour nous et tout ce que nous vous devons. C'est que, mon cher Maître, auprès de vous, nous avons appris non seulement cet art que nous avons l'insigne honneur d'exercer suivant vos conseils, mais encore le respect du malade et la conscience professionnelle.

Permettez-moi donc, mon cher Maître, de vous dire en terminant avec quelle joie tous vos élèves ont vu, il y a quelques mois, la Faculté vous élever au rang de professeur et combien aujourd'hui ils sont heureux de contribuer à vous offrir cette médaille.

---

## DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR A. GILBERT

---

MON CHER HARTMANN,

Parce qu'il y a des degrés dans l'amitié et parce que celle qui nous attache l'un à l'autre est d'une rare qualité, j'ai été chargé par tous tes amis, ici réunis ou absents, de te remettre cette belle médaille frappée à ton effigie, qui est un hommage rendu à la triple marque de ta personnalité : l'amour du travail, la hauteur du caractère, la délicatesse du cœur.

L'amour du travail, tu as dû le sucer avec le lait maternel ; en tous cas, lorsque pour la première fois je t'ai connu, durant ton internat, il y a plus de 25 ans et depuis lors, je t'en ai toujours vu exclusivement possédé : travailler, travailler encore et toujours, telle semble avoir été la devise de ton existence. Grâce à ce labeur incessant, tu as rapidement franchi tous les obstacles, toutes les haies, les murs et les ruisseaux, toutes les chausse-trapes que la carrière des concours dispose malicieusement sous les pieds et sur le parcours des compétiteurs.

« J'ai toujours pensé — as-tu déclaré dans ta leçon d'ouverture de la Faculté — et plus que jamais je crois que, pour gravir les échelons successifs de notre profession, il n'y a qu'un moyen : travailler. » Tu aurais pu, cher Ami, te citer en exemple, car si tu as conquis tous les grades chirurgicaux, c'est par le travail et exclusivement par lui.

Je ne sais si tu avais la vocation innée de la chirurgie ou si celle-ci s'est développée à l'essai, puis à l'usage ; mais ce que je sais bien, c'est que ton application au travail, tu l'as mise tout entière à son service dès ton inscription à la Faculté. Tu n'as pas, comme tant d'autres, disséminé tes goûts et tes efforts, mais, semblable en cela aux artistes primitifs qu'une seule pensée absorbait, celle de leur art, tu n'as eu dans toute ta vie qu'une seule idée : cultiver la chirurgie.

A la faveur de cette tension permanente de l'esprit et de l'énergie vers un but unique, ce but a été atteint : tu es devenu chirurgien, non pas un chirurgien quelconque, banal, mais chirurgien dans l'âme, chirurgien comme étaient peintres ou sculpteurs les artistes du xv<sup>e</sup> siècle auxquels je faisais allusion à l'instant. La chirurgie, en effet, est toute ta vie ; elle s'est incarnée en toi ; elle te possède tout entier, jusque dans les moelles ; tu ne penses qu'à elle, tu ne rêves que d'elle, tu ne parles que d'elle, tu ne t'occupes que d'elle ; elle seule t'échauffe, t'enflamme, t'enthousiasme ; il n'y a rien dans le monde, pour toi, qu'elle !

Ainsi dominé, illuminé, envoûté par la chirurgie, tu ne pouvais pas, étant donnée ta capacité de travail, ne pas devenir un grand chirurgien, célèbre par ses

recherches, par son enseignement, par ses cures. Tu ne pouvais, pas non plus, cher Ami, ne pas devenir le bon chirurgien, le bon Samaritain de la chirurgie. Tes hautes qualités morales, la dignité et la fermeté de ton caractère, bien connues et appréciées de tous, t'en faisaient une obligation et il en était de même de tes nobles qualités du cœur qui, pour être soigneusement dissimulées par toi, en ton jardin secret, y fleurissent et s'y épanouissent d'autant plus à l'aise.

Grand et bon chirurgien, que de bienfaits n'as-tu pas répandus autour de toi où le cœur et la main prenaient une égale part!

T'en souviens-tu seulement ?

Te souviens-tu de ce malheureux médecin, notre ami commun, sur qui s'abattit, il y a 3 ans, une terrible maladie chirurgicale ? C'était le moment des vacances et chacun songeait à goûter un repos bien mérité. Aussi, les grands maîtres de la chirurgie se faisaient-ils rares à Paris. Toi-même allais partir à la campagne pour y réparer les forces qu'une année de labeur excessif t'avait enlevées. Quand tu apprîs que notre ami était souffrant, que son état était périlleux, que tu pouvais lui sauver la vie, tu n'hésitas pas l'espace d'un moment : tu fis à l'amitié l'abandon de tes vacances, tu restas à Paris pour opérer notre ami avec l'assistance de tes meilleurs élèves ; tu t'installas à son chevet, ainsi qu'une femme eût fait et tu ne le quittas qu'après t'être assuré que ta mission était terminée. Cependant le soleil ne s'était pas arrêté dans sa course, et quand tu songeas aux vacances, le temps des vacances était passé !

A ce récit, j'en pourrais coudre d'autres pareils et

tous tes amis en pourraient relater de semblables, témoignant de la bonne harmonie qui existe en toi entre la science, la conscience et le cœur !

Et c'est pourquoi, cher Ami, ta nomination de professeur à la Faculté a été accueillie avec une telle faveur, pourquoi la souscription à ta médaille a suscité tant d'empressement, pourquoi enfin l'affluence est si grande autour de toi, ce matin, dans cet hôpital Bichat, qui a été le berceau de ta carrière et qui en voit aujourd'hui l'apothéose !

---



## DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR MONPROFIT (d'Angers).

---

CHER AMI,

Les anciens internes de Bichat sont maintenant dispersés de tous côtés. Ils conservent cependant très vivace le souvenir de leur vieil hôpital et de l'ancien service de Terrier.

Nous y faisons nos premiers pas dans la chirurgie, il y a, hélas! déjà plus de 25 ans! Car tu fus le premier interne de Terrier à Bichat, en 1883, avec Catuffe et Broussolle, et tu es revenu ensuite ici comme assistant avec Broca, en 1888; — j'arrivais dans le service le 1<sup>er</sup> janvier 1884, avec mon excellent ami Jeanselme.

Quel maître nous avions en Terrier! et quelle belle ardeur de travail et de foi rayonnait autour de lui! Nous étions, je pense bien, enviés par beaucoup de nos collègues des hôpitaux; ce fut pendant quinze ans la véritable école de la chirurgie nouvelle; aussi nous y avons, les uns et les autres, pris la passion et le respect de notre art, avec le sentiment de la grave responsabilité qui repose sur le chirurgien.

Nous avons vu opérer ici avec Terrier, des hommes comme Perier, Championnière, Berger, Richelot et d'autres encore qui ont honoré la Chirurgie française; à cette époque de rénovation, c'était chaque jour une intervention nouvelle : opérations sur les hernies, sur les annexes, sur l'utérus, puis sur l'intestin, l'estomac, le foie, etc., etc.; nous avons vu se dérouler ici toute cette chirurgie abdominale qui, pour beaucoup d'entre nous, est devenue l'objet de nos travaux de prédilection.

Des souvenirs de toute sorte nous rattachent donc à cet hôpital, à ce service de Terrier où nous avons pris le goût et le sens de la chirurgie; pendant quinze ans nous y sommes revenus bien souvent comme à une sorte de lieu de pèlerinage chirurgical!

Nous y reviendrons encore, maintenant que nous avons le plaisir de voir ce service entre les mains d'un camarade, d'un ancien élève du maître qui nous rappelle ses belles qualités, et même, cher Ami, son charmant caractère.

Nous sommes heureux de te saluer lorsque tu viens d'arriver si jeune encore au professorat, et nous, les anciens de Bichat, nous nous félicitons de te voir chef du service de prédilection de notre vénéré maître Terrier! Nous savons qu'avec toi le souvenir de notre maître, de ses travaux, ne périra pas, parce qu'il aura en toi un continuateur digne de lui! Nous savons la valeur de tes travaux, ton ardeur à l'étude, ton habileté opératoire, ta conscience professionnelle; tes succès passés et présents sont le gage de tes succès futurs! tu seras ici, pour le bien des malades et pour le progrès chirurgical, le digne continuateur de notre maître Terrier!

## DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR GUYON

---

MON CHER HARTMANN,

Dans cette matinée qui marque l'une des étapes de votre belle carrière, ceux qui vous sont attachés sont heureux d'être rassemblés à l'hôpital Bichat, où la présence de M<sup>me</sup> Hartmann et de vos parents permet à vos amis, à vos camarades, à vos élèves, à vos collègues et à vos maîtres d'être réunis à votre famille.

Les mêmes sentiments les ont groupés autour de vous. Ils partagent la fierté de tous les vôtres et leur pensée va vers celui de vos maîtres qui eût été si heureux de se trouver, aujourd'hui, à vos côtés.

Il était de ceux qui sentent profondément et savent contenir leurs émotions. Mais il aurait eu grand'peine à ne pas laisser paraître la sensibilité si vive dont ceux qui ont eu, comme moi, le privilège de son amitié, ont eu bien des fois la preuve.

Félix Terrier a su prévoir qu'aussi bien pour la chaire de médecine opératoire de la Faculté que pour son cher

hôpital Bichat, se trouveraient réunies en vous toutes les qualités nécessaires à leur fonctionnement le meilleur. Un de nos plus grands moralistes a cependant affirmé : « que personne presque ne s'avise de lui-même du mérite des autres. »

Les exceptions que très souvent opposent au jugement de La Bruyère les chefs de service de nos hôpitaux, ne sont-elles pas une des conséquences de la fréquentation assidue des salles de malades, où maîtres et élèves prennent journallement contact. C'est, en tout cas, l'une des choses qui nous fait tant aimer les visites par lesquelles commencent nos laborieuses journées. La jeune studieuse qui vient, sous notre direction immédiate, s'exercer à reconnaître les maladies, à les soigner et à bien comprendre le malade, nous attire et nous retient. Les dons naturels qu'elle possède trouvent dans semblable milieu les occasions les plus nombreuses et les mieux appropriées de se manifester; leur valeur est à tout instant, et dans les occasions les plus diverses, soumise aux contrôles les plus certains.

Devenu le chef du service dans lequel les exigences qu'impose à chacun la chirurgie moderne ont été si complètement respectées et si sévèrement obéies, où tant d'efforts ont été consacrés à l'introduction de l'Asepsie dans la pratique chirurgicale, vous êtes sur votre véritable terrain. C'est celui qui convient aux chirurgiens qui ne recherchent pas les succès faciles ou retentissants, mais veulent donner l'exemple journalier du consciencieux accomplissement de leurs devoirs.

C'est en vous y astreignant que vous avez conquis la notoriété et la haute estime que les votes de la Faculté

sont venus consacrer. Le souci de bien établir l'opportunité de l'intervention chirurgicale, de l'empêcher d'être dangereuse, de la rendre définitivement curative toutes les fois qu'il est possible, ne cessera jamais d'inspirer votre enseignement. Votre conception du rôle des chirurgiens ne se modifiera pas. Ce que la chirurgie veut complètement devenir, vous le voudrez avec la même persévérance. Vous contribuerez dans l'avenir comme vous l'avez fait jusqu'à présent, à la légitime extension et à la bonne utilisation des ressources si grandes mises à notre disposition par ce que l'on a judicieusement dénommé : la médecine opératoire.

Mon cher Hartmann, je vous remets au nom du Comité le souvenir dont vous font hommage ceux qui vous aiment et vous apprécient. Cette belle médaille reproduit avec grande fidélité vos traits; son relief sculptural fait ressortir leur calme énergie et le revers en est le complément naturel. On y voit l'hôpital Bichat.

---

## DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR H. HARTMANN

---

Mesdames, Messieurs,

Je ne vous le cache pas, je le voudrais en vain, je suis ému, très ému en vous voyant ici si nombreux, en entendant les paroles trop élogieuses qui viennent d'être prononcées. Je le suis d'autant plus que je me retrouve dans cet hôpital Bichat, où j'ai fait presque toute mon éducation chirurgicale. Lorsque j'y suis venu pour la première fois, c'était en décembre 1882; l'hôpital venait de s'ouvrir, je revenais de faire une année de service militaire à Lille où j'avais conquis les galons de caporal, puis de sergent. Je ne pensais pas alors que 17 ans plus tard je m'y retrouverais avec vous.

Tout nouvellement nommé interne, je n'avais pas la hardiesse de nos jeunes collègues d'aujourd'hui qui, forts de l'assurance que donnent les méthodes modernes de pansements, envisagent avec calme les interventions les plus sérieuses de la chirurgie. Le moindre acte opératoire me semblait difficile et dangereux; j'avais d'autant plus d'appréhension que je savais entrer dans un service

dont le chef ne jouissait, pas plus que moi du reste, comme vient de le rappeler mon ami Monprofit, d'une réputation de douceur angélique, et que j'allais être soumis à une discipline sévère. Il me semblait que j'allais entrer dans un sanctuaire ; c'en était un en effet, celui de la chirurgie abdominale.

Une fois la semaine, quatre maîtres chirurgiens de l'époque, Terrier, Perier, Championnière et Berger s'y donnaient rendez-vous. L'un opérait, deux autres aidaient, le quatrième ne croyait pas déroger en donnant le chloroforme. L'interne, dont le rôle était bien modeste, se bornait à prendre des notes au cours de l'opération. Les autres jours, il aidait son chef dans les interventions de moindre importance. Même pour ces dernières, les précautions les plus scrupuleuses étaient observées, et la moindre inattention était sévèrement réprimée. Aussi la première impression était-elle que le maître était un peu dur ; mais on ne tardait pas à constater que cette dureté n'était qu'apparente, qu'au fond il n'y avait là qu'un souci extrême du bien des malades confiés à ses soins ; leur intérêt primait tout. Bientôt on acquerrait cette conviction que s'il morigénait vertement ses aides, s'il soutenait des luttes ardentes contre quelques-uns de ses collègues, et même contre l'administration générale de l'Assistance publique, qui n'a pas toujours eu un Mesureur à sa tête, c'est qu'il voyait là son devoir de chirurgien d'hôpital.

Tous ceux qui ont passé ici y ont acquis la conviction qu'ils avaient charge d'âme et que notre sollicitude pour les malades des hôpitaux devait être d'autant plus grande qu'ils nous sont livrés sans défense. Ils n'ont qu'une



chose à nous donner, leur confiance; nous devons tout faire pour ne pas la tromper.

Les techniques opératoires se sont modifiées et se modifieront encore, la nécessité d'une discipline sévère, l'importance de la notion de la responsabilité chirurgicale restent. A ce point de vue, l'exemple donné par Terrier devra toujours être suivi.

Tous ces souvenirs me reviennent dans ce vieux Bichat dont les murs eux-mêmes me parlent. Aussi suis-je heureux que l'habile artiste, qui a exécuté cette médaille, ait reproduit à son verso la vue de l'hôpital. Il y a même figuré, sur le boulevard Ney, deux apaches, nous montrant qu'à titre officiel ou privé, tout le monde fait de la chirurgie dans ce quartier.

Mon cher Lecène, je vous ai connu tout petit, vous avez poussé, vous êtes devenu le bon géant, et si je ne craignais pas d'offusquer votre modestie, je dirais à ceux qui ne vous connaissent pas que vos circonvolutions cérébrales ont pris chez vous un développement encore plus considérable que les biceps. J'espère que nous continuerons encore pendant quelques années à collaborer ensemble et qu'un jour viendra où je pourrai à mon tour présider une fête analogue à celle-ci.

Mon vieil ami Gilbert, nous ne nous voyons plus bien souvent; nous sommes, chacun de notre côté, trop occupés pour nous réunir une fois la semaine comme nous le faisons autrefois dans nos petits appartements de la rue de Laborde et de la rue de Miromesnil, mais nous savons que nous pouvons compter l'un sur l'autre, et dans toutes les grandes circonstances de la vie, nous sommes sûrs de nous retrouver.

Tu as évoqué, mon cher Monprofit, le souvenir du Maître qui n'est plus, tu as rappelé les grandes traditions de cette école Bichat et très amicalement tu m'as dit que tu étais heureux de les voir se perpétuer avec moi, je t'en remercie. Notre école est fière de toi, car tu es de la bonne graine qui, semée hors Paris, a contribué au grand essor de la chirurgie provinciale que nous avons suivi dans ces dernières années.

Mon cher Maître, j'ai toujours trouvé auprès de vous conseil et appui; aujourd'hui, comme un chêne toujours vert malgré les années, je vous retrouve présidant cette petite fête de famille, je vous suis très reconnaissant de votre présence et vous remercie pour cette nouvelle marque d'intérêt que vous ajoutez à tant d'autres.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, que j'ai répondu à l'élève, aux amis et au maître, permettez-moi de vous dire à tous un grand merci pour la joie que vous m'avez donnée aujourd'hui.

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER ¶ ¶ ¶  
¶ ¶ LE 7 JANVIER 1910  
POUR G. STEINHEIL ¶ ¶ ¶  
¶ ¶ PAR E. CAPIOMONT & C<sup>ie</sup>

